



Caroline Meriaux

# - Ethique et Psychanalyse -



L'éthique, souvent confondue avec la déontologie (règles de bonne conduite constituant la morale d'une profession) ou justement la morale (au sens de la connaissance du bien et du mal), est invoquée à toute occasion et à propos de tous les sujets : l'éthique de la médecine, la bio-éthique, l'éthique du sport, etc. .

En outre, par contraste avec la médecine, la psychiatrie et aussi bien la psychologie, la clinique psychanalytique affirme sa spécificité ; situation difficile puisqu'elle hérite en partie des méthodes éprouvées dans ces champs : description des signes, classification, diagnostic, etc. Toutefois, à la différence de la médecine, la psychanalyse met en cause l'opposition du normal et du pathologique et se distingue par la prise en compte, certes du symptôme, mais surtout de la souffrance psychique et par la prise en compte du sujet lui-même. Lacan en parle dès son premier séminaire *Les écrits techniques de Freud* : « *La trouvaille proprement dite, la découverte, (...), est d'avoir mis ce rapport en conjonction avec le sens des symptômes. C'est le refus de ce sens par le sujet qui lui pose un problème. Ce sens ne doit pas lui être révélé, il doit être assumé par lui. En cela, la psychanalyse est une technique qui respecte la personne humaine.* »<sup>1</sup> Ainsi, l'éthique de la psychanalyse est un impératif visant à l'émergence du sujet. L'éthique, en psychanalyse, ne pourrait être donc qu'une éthique du sujet lui-même, dans sa façon de tenir dans le monde.

La question à laquelle il nous est donné de répondre est la suivante : « *quel rapport existe-t-il entre pratique analytique et éthique ?* ». Compte-tenu du fait que l'éthique ne peut pas être autre chose que l'éthique du sujet, cette interrogation convoque donc directement le sujet analyste. Pour autant, alors que le psychanalyste qui dirige et oriente la cure a une position nette et déterminée, il convient de se demander quelle est la place du sujet analyste dans la praxis.

En outre, le « *rapport* » peut être entendu comme étant le lien, la relation entre deux éléments (ici, entre la pratique analytique et l'éthique) mais aussi comme étant le quotient, le reste d'une opération de division entre ces deux éléments.

Pour éclaircir et répondre à cette problématique, il convient de montrer en quoi l'éthique de la psychanalyse est au fondement même de la pratique. Pour autant, la praxis se réalise par l'intervention, ou tout au moins, par la présence d'un psychanalyste qui a, pour accéder à la possibilité d'exercer, su se fonder sa propre éthique ; et ceci afin de permettre à l'analysant de se tenir dans le monde selon l'éthique qui sera la sienne.

\*\*\*

En véritable clinique du discours, la pratique psychanalytique est une mise en valeur de

la parole du sujet. L'expérience analytique est une expérience parlée car le langage n'est pas sans effet sur le vivant.

Pourquoi le langage comporte-t-il une dimension structurante pour le sujet ? L'homme, comme tout être vivant, est affecté par ce qui lui arrive. Mais contrairement aux autres animaux, il doit s'expliquer avec cet affect, y loger du sens, pour réussir à faire avec. Or, cet affect va se lier à une représentation signifiante qui sera refoulée. A chaque fois qu'un représentant de la représentation refoulée surgit, l'affect réapparaît.

L'inconscient est le lieu du refoulement des signifiants. C'est donc la rencontre du vivant et du langage qui produit le sujet de l'inconscient.

En outre, le langage et la parole permettent au sujet de régler son rapport au monde. Pour autant, comme le soulignera Lacan, le sujet n'est jamais que représenté au champ du langage : *« Par cet effet, il n'est pas cause de lui-même, il porte en lui le ver de la cause qui le refend. Car sa cause, c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le Réel. Mais ce sujet, c'est ce que le signifiant représente et il ne saurait rien représenter que pour un autre signifiant à quoi dès lors se réduit le sujet qui écoute. Ce sujet, donc, on ne lui parle pas. Ça parle de lui, et c'est là qu'il s'appréhende, et ce d'autant plus forcément qu'avant que ça s'adresse à lui, il disparaisse comme sujet sous le signifiant qu'il devient, il n'était absolument rien »*<sup>2</sup>.

Le sujet a été parlé, il est le fait de la rencontre contingente entre le corps qui « palpite » et le symbolique. Le sujet doit se laisser représenter par un signifiant S1, le signifiant-maître, sur lequel repose tout l'être du sujet. Ce premier signe est renvoyé à un autre signe (S2) par lequel il reçoit sons sens. De cette connexion résulte la première articulation signifiante S1-S2, structure minimale du registre symbolique, c'est la vérité de l'énonciation.

Or, le réel de son être excède et échappe à l'ordre symbolique et imaginaire. De la même façon, la pulsion, qui est de l'ordre du réel est produite par la rencontre du vivant et du langage, anime le sujet et résiste aux efforts de civilisation (civilisation en tant que production culturelle dérivée de la structure langagière).

Le symptôme est alors l'indice de cette part ingouvernable de l'être, il est une formation de compromis entre le réel et l'aliénation du sujet au langage. Pour le dire autrement, le symptôme tente le nouage impossible entre le langage et le réel. En ce sens, le sujet de la psychanalyse est irréductible aux déterminismes qui le façonnent mais il n'en est pas le produit, il en est la réponse éthique en acte.

Finalement, toute la vie du sujet se déplie autour d'une répétition de la réponse faite à ce

qui ne peut pas se symboliser (le « *trou de l'être* »). C'est cette position du sujet face à l'impossible qui est nommée « Ethique ».

\*\*\*

La pratique psychanalytique en passe forcément par l'acte du psychanalyste. Comment le sujet analyste est-il convoqué dans l'acte analytique ? Comment est orienté son désir afin de permettre à l'analysant d'agir conformément au désir propre qui l'habite ?

Le psychanalyste, dans le projet éthique qui est le sien, évite de centrer son attention sur le symptôme mais se concentre sur l'écoute de la parole et cela dans le but de restituer à l'analysant sa position de sujet. L'analyse ne vise pas la guérison mais la restitution au sujet de sa capacité d'agir. Ainsi, le désir de l'analyste ne peut pas être le désir de guérir ni de vouloir faire le bien. Le psychanalyste ne doit pas avoir de présomption thérapeutique ou pédagogique. Il en résulte que l'analyste se doit de conserver ce que Freud a appelé « *la neutralité du psychanalyste* ». Car en effet, le possible détournement de la cure serait qu'elle s'ancre dans un pouvoir qui est toujours pouvoir « de faire le bien », évitant ainsi la question de la vérité sur les effets de vérité. S'engager dans cette voie, la voie de cette vérité, c'est renoncer au pouvoir. Et, lorsque Lacan questionne le désir, c'est celui du désir de l'analyste.

Le désir de l'analyste est un désir « averti ». Bien que le désir de l'analyste trouve toujours ses racines dans l'amnésie infantile, de par l'effet de sa propre psychanalyse, le psychanalyste est averti qu'il ne peut pas apporter ce qu'il manque à l'analysant. Il opère d'ailleurs lui-même à partir de son propre manque-à-être et non à partir de son moi.

Le sujet analyste est donc convoqué dans l'acte analytique par le biais de son désir, à la condition que ce dernier soit « averti ». Pour autant, dans la cure analytique, l'analyste se fait semblant d'objet *a*, d'objet cause du désir de l'analysant. L'objet *a* est constituant du *parlêtre* mais au titre de ce qui lui manque. L'objet *a* manque par la faute du langage. Ainsi, c'est le processus d'humanisation (en tant que l'être humain est un être parlant) qui fait chuter l'objet *a*. Ainsi, l'objet *a* fait effet dans la structure du langage. Cet objet perdu devient le moteur de la vie psychique ainsi que de la vie sociale et amoureuse. Lacan explique que en tant qu'il manque, il est le support aux « *réalisations les plus effectives* » (réalisations dans la vie sociale) et « *aux réalités les plus attachantes* » (réalité de la vie amoureuse). Ce n'est pas sans rappeler les propos de Freud au sujet de la psychanalyse, qu'elle avait pour but d'apprendre à l'homme à aimer et à travailler. Il s'agira donc dans une cure analytique d'apprendre à faire avec son manque, apprendre à faire avec un objet qui n'est plus là... « *Wo es war, soll ich werden* » - « *Là ou ça était, Je dois advenir* » tel serait le sens (et la fin) de la cure analytique.

En place de l'objet *a*, objet perdu à tout jamais, il y a donc effacement du sujet analyste pour prendre le rôle d'un objet de projection, telle une surface réfléchissante. C'est à ce « *prix* » qu'il pourra mettre l'analysant en mouvement, comme l'a dit Lacan dans son séminaire VII *L'éthique de la psychanalyse* : « *l'analyste doit payer quelque chose pour tenir sa fonction, qu'il paye de mots : ses interprétations, qu'il paye de sa personne en ceci - dont on peut dire que toute l'évolution présente de l'analyse est la méconnaissance - que par le transfert il en est littéralement dépossédé.* »<sup>3</sup>. Il sera alors mis en position de causer le désir d'association libre de l'analysant ( $\$ \rightarrow S1$ ) afin de mettre au travail la division du sujet. La cure analytique sert à ce que l'analysant invente un S1 qui lui permette de régler son rapport à la vérité et au savoir. Pour autant, l'éthique, ce n'est pas une quête de vérité sur soi, car le langage est impropre à tout dire ; la vérité ne peut être que mi-dite. Ainsi le rapport (au sens du quotient) entre la pratique analytique et l'éthique laisse un reste, un impossible : l'indicible.

\*\*\*

Ainsi, dans la conférence intitulée « *devenir analyste, désir de l'analyste* », Gérard Pommier – Psychanalyste et analysant de Jacques Lacan met en garde : « *Ne pas vouloir guérir mais guérir quand même... guérir grâce à un désir averti mais peut-être bien ne pas guérir jusqu'au bout. Savoir laisser partir les analysants avant la fin parce qu'en cette fin s'ouvrirait le gouffre du désir réalisé.* »<sup>4</sup>, ce qui n'est pas sans rappeler Lacan qui, dans son séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, convoque des figures mythiques : celles d'Antigone, du Christ, d'Œdipe ou d'Hamlet ; identifications suprêmes où le sujet émerge et s'anéantit dans un désir mené à son terme.

Car, en effet, la fin de l'analyse n'est pas la libération du symptôme. Lacan dégage cette question de manière explicite dans son séminaire « *Le moment de conclure* » : « *Il y a fin de l'analyse quand on a tourné deux fois en rond, c'est à dire retrouvé ce dont on est prisonnier. Il suffit de voir ce dont on est captif, et l'inconscient c'est cela, la face réelle de ce dans quoi on s'est embrouillé (...). L'analyse ne consiste pas en ce que l'on soit libéré de ses symptômes, l'analyse consiste en ce que l'on sache pour quoi on y est embrouillé. Cela se produit de ce qu'il y a le Symbolique* »<sup>5</sup>.

L'éthique de la psychanalyse est aussi une éthique du désir : « *Où me mène mon désir ?* » C'est une question que chacun peut se poser. Source du conflit moral, cet écart est celui qu'une cure vise donc non pas à réduire, mais à dénouer en permettant à chacun de savoir y faire un choix éthique assumé... Mais le désir ne mène pas vers le bien, sous entendu le « bien-être », la

tranquillité, le plaisir apaisé et apaisant, puisque chacun est pris dans ce paradoxe que ce qui s'oppose le plus directement au bonheur, c'est le désir. De fait, la proposition de Lacan de « *ne pas céder sur son désir* »<sup>6</sup> a une conséquence tout à fait repérable, celle de ne jamais être tranquille... En effet, la temporalité du désir est celle du différé, de la projection.

Mais qu'est-ce que ce désir sur lequel il ne faut pas céder ? Lacan, dans *Les Écrits "La direction de la cure"*<sup>7</sup>, dit : « *Le désir est la métonymie du manque à être* ». Cette assertion permet de comprendre que la structure du désir a une structure langagière. Il se situe dans la marge où la demande se déchire du besoin. La métonymie se sert de la valeur de renvoi de la signification, pour investir celle-ci d'un désir. Ce désir vise le manque qu'il supporte. C'est bien ce voilement/dévoilement du désir, en tant que voile du manque-à-être, que vise la cure analytique et qui en donne sa direction.

D'autre part, céder quelque chose, c'est donner là et maintenant. Cela implique un autre qui demande ou qui exige. Ne pas céder constitue cet impératif qui forme une sorte de limite infranchissable. C'est sans négociation. « *Ne pas céder* » se pose comme un acte qui en appelle au passage à l'acte. C'est alors que l'analysant pourra agir, se tenir dans le monde, sans céder sur son désir et donc selon sa propre éthique.

Ainsi, l'éthique en psychanalyse n'a pas à voir avec avec une orientation du sujet vers le Bien. Il y a un impératif à distinguer la psychanalyse d'une forme d'idéalisme moral. La psychanalyse n'a pas pour objet d'améliorer d'un point de vue moral l'être humain mais de lui donner une liberté vis à vis des pulsions et une liberté lui permettant de réaliser ses projets éthiques. Le psychanalyste ne vise pas le « Bien » de l'analysant puisqu'il exclue le jugement du bien ou du mal. L'analysant est alors considéré dans sa propre singularité, et compte-tenu de ses propres potentialités.

C'est ainsi qu'il peut être affirmé que l'éthique gouverne la pratique, au sens du « gouvernail », elle en donne la direction. Elle est donc au fondement même de la pratique ; l'acte analytique met en pratique l'éthique. Elle se déduit de la cure, et de ce qui constitue sa visée : l'introduction du sujet au langage de son désir. Autrement dit, sans éthique de la psychanalyse, il n'y a pas de pratique analytique. Par ailleurs, la cure analytique a pour visée de donner à l'analysant sa capacité d'actes selon sa propre éthique.

- 1 J. LACAN, *Séminaire I Les écrits techniques de Freud* (1953-1954), Paris, Seuil, 1975, p52
- 2 J. LACAN, *Écrits*, 835 ; Séminaire XI, 142
- 3 J. LACAN, *Séminaire VII L'Éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Paris, Seuil, 1986, séance du 22 juin 1960
- 4 G. POMMIER, Conférence Espace Analytique « *Devenir analyste, désir de l'analyste* », 9 au 11 mars 2018
- 5 J. LACAN, *Séminaire XXV Le moment de conclure* (1977-1978)
- 6 J.LACAN, *Séminaire VII L'Éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Paris, Seuil, 1986, séance du 6 juillet 1960
- 7 J. LACAN, *Écrits*, Le Seuil, Paris, 1966, pp 623, 640